

# ALAIN LE PROVOST, « JE SUIS LOCATAIRE DE MES ŒUVRES »

**VISIBLE PARMIS QUATRE AUTRES COLLECTIONS CONTEMPORAINES À ANGERS, LA COLLECTION DE L'OPTICIEN NANTAIS ALAIN LE PROVOST SE DISTINGUE PAR SON GOÛT POUR L'IMPURETÉ PROPRE À CONTAMINER LE FORMALISME CHER AUX RÉCITS DES AVANT-GARDES. SI UN TOMBEAU D'ANDRÉ BRETON PAR FRED DEUX OUVRÉ LA SECTION QUI LUI EST CONSACRÉE, LA PRÉSENCE COMBINÉE DE REPRISES TREMBLÉES DES CARRÉS DE MALEVITCH CHEZ NICOLAS CHARDON OU DE MONDRIAN GARNIES DE FOURRURES SYNTHÉTIQUES VIENT VITE INDIQUER L'ESPRIT D'ESCALIER QUI GUIDE CE « CÉLIBATAIRE DE L'ART », FORCÉMENT AMATEUR DE MARCEL DUCHAMP.**

Entretien avec **Tom Laurent**

**Tom Laurent :** Dans l'exposition au musée des Beaux-Arts d'Angers, la section qui vous est consacrée forme un ensemble très cohérent. Quelle part de votre collection représente-t-elle ?

**Alain Le Provost :** Pour ce qui est de la cohérence, je n'en étais pas certain avant le travail de Sandra Doublet, la commissaire. Ça reste une exposition somme toute modeste avec un fond qui ne permettrait pas d'en faire des dizaines d'autres. Alors le fait que ce fond soit cohérent est en ce sens rassurant... On y trouve une quarantaine d'œuvres choisies sur près de 35 ans de collection. Mais les premières années ne sont pas « exposables ». Sans être péjoratif, on y verrait de petits maîtres locaux nantais, de la génération de Bazaine. C'est seulement après plusieurs années de collection qu'on finit par acquérir des plus grands noms qui parlent plus. Mes récentes acquisitions n'auraient pas été faites il y a dix ans – la dernière, c'est Marianne Mispelaère, qui a reçu le Grand Prix du Salon de Montrouge cette année. Voir



Emmanuelle Villard. *VENIASERY n°16*.  
2011, gel acrylique, miroirs, perles  
et strass sur toile, 150 cm de diamètre.



Marcel Duchamp. *La Boîte verte*. 1934, fac-similés sur papier et emboitage de carton avec application de cuivre et plaque de verre, ensemble de 93 fac-similés de photographies, dessins et notes, 2,2 x 28 x 33,2 cm.

son *Palimpseste* lors de la FIAC m'a rempli de joie : avec une gomme bleue, elle efface une forme géométrique sur un mur laissant une trace légèrement bleue et des copeaux de gomme au sol. Et dix ans avant, je ne l'aurais même pas vu. Il faut éduquer l'œil surtout quand il y a peu à voir. Comme dit Morellet c'est une histoire de « pique-nique<sup>1</sup> ». Et moi, plus les années passent, moins il m'en faut... Un rien me réjouit à présent.

**En citant Morellet, vous faites preuve du même esprit de pirouette. Vous avez récemment déclaré que votre collection était achevée, mais vous continuez néanmoins d'acquérir des œuvres que vous qualifiez alors d'« hors collection ». Qu'est-ce que ça signifie ?**

Je ne pourrais jamais faire la collection dont je rêve avec les piliers nécessaires à celle-ci, comme peuvent le faire par exemple les Billarant [ce couple de collectionneurs d'art minimal et conceptuel a ouvert un lieu privé en 2011, le Silo, pour présenter leurs œuvres près de Paris, ndlr]. Pour justifier aujourd'hui les *Cercles* de Christophe Viart que je possède, il faudrait qu'une œuvre de Toroni vienne assurer la cohérence de l'ensemble. Quand on part du principe que je ne peux pas les avoir, alors il faut savoir y mettre un terme. Par contre, les nouvelles acquisitions n'ont plus à se justifier avec la collection déjà présente. Et ce détail me soulage. On réalise qu'on ne peut pas tout connaître et par conséquent tout posséder. Maintenant je me sens apaisé : je peux enfin faire ce que je veux.

**Qui ont été vos « éducateurs » et que vous ont-ils apporté ?**

Leur regard et leur façon de parler des œuvres. Quand vous êtes un jeune collectionneur, le lieu dans lequel vous rentrez pour la première fois est important. On peut se rendre compte vingt ans après que tous les grands artistes sont passés à

300 mètres dans une autre galerie. Quand j'ai commencé, pour moi, tout art était spirituel et je lisais Kandinsky. Christophe Viart m'a amené avec pédagogie à voir les choses différemment. Jean Brolly, collectionneur de longue date de Niele Toroni, m'a accompagné dans mon évolution. Alors si aujourd'hui ce galeriste expose Nicolas Chardon, cela me met en confiance, car il a fait les bons choix dans les années 1970. C'est ainsi que j'ai acheté hors de ma zone de confort – et sans l'aimer – un dessin de Peter Shire. Je l'ai accroché au mur et plus jamais décroché. Cette œuvre continue de me nourrir même si je serais incapable d'en parler. Comme cette œuvre de Mathieu Cherkit que j'avais même cachée avant de pouvoir l'accrocher.

**Pour revenir à votre logique d'acquisition – lorsque pour vous une œuvre de Viart en appelle une de Toroni –, celle-ci ne vient-elle pas aussi de votre propre accrochage, chez vous ?**

J'ai essentiellement des monochromes dans ma pièce de vie principale : Emmanuelle Villard, Étienne Bossut, Morellet, Christophe Viard, avec une volonté que les couleurs dialoguent entre elles.

**Pensez-vous vivre dans une exposition ?**

J'ai en effet deux appartements contigus, l'un dans lequel je vis et l'autre comme un lieu d'exposition. Et j'aime dire que je suis locataire de mes œuvres.

**Vous dites, en somme, que « moins un artiste en fait, plus il donne envie à celui qui parle de discourir » et tout un ensemble de votre collection est lié à Marcel Duchamp. Voyez-vous votre lecture de l'art contemporain comme duchampienne ?**

Mon papa a dit un jour à des amis : « Si vous ne comprenez pas Marcel Duchamp c'est simple, demandez à mon fils, il vous expliquera. » Ça m'avait mis la pression parce que de là à me lancer dans des explications, ça me paraissait compliqué. Heureusement, sur les étagères de mon libraire, j'ai eu la chance trouver le livre de Jean Suquet, *Le Miroir de la mariée*, qui m'attendait depuis 20 ans. C'est un poète qui écrit en poète et non en théoricien. C'est ainsi que je suis rentré assez facilement dans l'esprit duchampien dont je ne me suis toujours pas remis, au même titre que les œuvres de Marcel Duchamp sont ouvertes à plein d'interprétations et de résistances – et qu'on en parle encore aujourd'hui. Il y a une vingtaine d'années, j'ai acquis certaines d'entre elles pendant une vente spéciale à Paris, pour laquelle je m'étais déplacé. Par chance, j'étais presque le seul, et ce jour-là, j'ai dépensé 100 000 francs, toutes mes économies de l'époque. Mais aujourd'hui, pour 15 000 euros vous n'avez plus rien. Et j'ai ainsi pu repartir avec quatre gravures de Marcel Duchamp, un livre avec *La Pendule de profil*, regrettant seulement de ne pas pouvoir dépenser plus. Aujourd'hui, c'est environ 12 000-15 000 euros la gravure dans une galerie. Je n'ai plus jamais revu un tel ensemble depuis.

**Cette montée globale des prix, y compris chez les jeunes artistes, vous paraît-elle nuisible à moyen terme ?**

À mes débuts, les milliardaires ne s'étaient pas encore piqués d'art contemporain. Ils sont arrivés avec leur portefeuille et on leur a proposé des œuvres à la hauteur de celui-ci. Aujourd'hui, cela peut même décourager de jeunes collectionneurs puisqu'on ne parle plus d'art contemporain que quand ce sont des records en millions. Mon Sol LeWitt, acheté à la FIAC il y a quinze ans, était à 4 000 euros, soit un mois de mon salaire. Le même passé en salle des ventes il y a quatre mois était à 25 000 euros... Vous ne vous adressez plus aux mêmes personnes. Ce qui me réjouit, à Angers, c'est qu'ait été choisie une œuvre de 300 euros, qu'ils m'ont aussi bien emballée que mon Sol LeWitt ! Les institutions muséales sont le dernier rempart de cette indépendance d'esprit vis-à-vis du marché. J'ai aussi découvert des artistes dans des musées que j'ai par la suite achetés. Je connaissais

l'œuvre d'Étienne Bossut, mais j'ai eu l'occasion d'échanger avec lui au musée de Nantes. Ce sont ces quelques mots qui m'ont sorti de mon indécision et résolu à acquérir des œuvres de lui par la suite. Il avait de l'humour et de la répartie et j'ai alors perçu son œuvre également comme pleine d'esprit.

**Dans votre collection, il y a des artistes qui reviennent souvent : Nicolas Chardon, Karina Bisch, Emmanuelle Villard... Êtes-vous plus attaché aux artistes ou aux œuvres ?**

Oui, c'est ma *dream team* depuis 10 ans. Pour Karina Bisch et Emmanuelle Villard, j'ai eu le coup de foudre pour l'œuvre. Mais rencontrer un artiste, c'est ce qui me décide à le collectionner pendant des années. Pour Nicolas Chardon, c'est un peu spécial car il était le compagnon de Karina et comme souvent dans ma collection je ne voulais pas qu'elle soit exposée seule. J'ai acquis l'œuvre et j'ai appris à l'aimer en vivant avec et en lisant des ouvrages.

**D'une certaine façon, vous rejouez l'un des gestes de Duchamp, avec *Le Grand Verre* et *La Mariée mise à nu...***

Je me considère comme un célibataire de l'histoire de l'art, selon les mots de Julia Kristeva. Je tombe amoureux autant des œuvres que des artistes, et je suis toujours tout seul avec mes œuvres...

1. « Les œuvres d'art sont des coins à pique-nique, des auberges espagnoles où l'on consomme ce que l'on apporte soi-même », François Morelet dans *Mais comment taire mes commentaires*, Paris, éd. École nationale supérieure des Beaux-Arts, 2003, pp. 50-51.



Vue de l'exposition *Collectionner le désir inachevé*, section *Collection Alain Le Provost*, Musée des Beaux-Arts, Angers, 2017.